par la troupe. Dès une heure et demie les troupes se dirigent vers les emplacements qui leur ont été désignés.

La rue Nationale est bordée d'un double cordon de soldats du 33e d'infanterie. La foule s'amasse derrière ces cordons et en attendant le passage du Président, admire la décoration de la rue. Des cordons de lanternes vénitiennes longent les trottoirs et près de la place du Centenaire s'élève une magnifique fausse porte.

Départ de l'Hôtel de Ville

A deux heures vingt-cinq M. Fallières prend place dans le landau présidentiel et les personnages officiels montent dans les voitures qui leur sont destinées.

Le cortège file aussitôt vers l'hôpital par la rue Nationale. De vives acclamations saluent le Président à son passage.

A l'Hôpital

A l'hôpital M. Fallières est reçu par les Commissions administratives des hospices et du Bureau de bienfaisance.

M. Dron conduit tout d'abord son hôte la Sauvegarde des Nourrissons. Il expose le but de celle-ci qui est de favoriser le plus possible l'allaitement maternel.

Le Président et les ministres présents approuvent vivement. Et tout en conduisant les hauts personnages à travers les différentes salles de l'Hôpital, M. Dron donne des explications claires et détaillées sur l'œuvre entreprise par la ville de Tourcoing. Il regrette de ne pouvoir mener ses hôtes au Sanatorium de la Bourgogne, où les malades trouveront un milieu confortable qui leur permettra de se remettre plus facilement.

Ce que la ville de Tourcoing a fait, ajoute-t-il, c'est la conception réelle de l'hospitalisation, c'est un des plus beaux fleurons de Tourcoing.

M. Clémenceau ajoute en signe d'admiration : « Moi, il faut que je me casse la jambe, à Tourcoing ! » On se rend ensuite au fumoir des malades, puis à la salle d'électrothérapie, dans les dortoirs.

En arrivant dans le jardin du Pavillon des enfants, M. Fallières est l'objet d'une ovation enthousiaste de la part des mères de familles et des enfants. Le jardin a été magnifiquement décoré pour la circonstance ; dans le fond une immense banderolle porte ces mots : « Hommage des mères de familles de Tourcoing, à M. le Président de la République. »

Un salon de réception a été aménagé dans une des salles du Pavillon des enfants, M. Fallières y pénètre et signe sur un registre que lui présente M. Dron, MM. Clémenceau et Etienne apposent leurs signatures sur le même registre.

Puis un enfant lit un compliment après lequel une petite fille de l'Hôpital offre au Président une superbe gerbe de fleurs.

M. Fallières est conduit dans une salle où des petites malades sont couchées. Il n'y reste que quelques minutes et se dirige vers son landau qui l'attend à la porte.

A l'Exposition

Lorsqu'il apparaît dans la rue d'enthousiastes acclamations s'élèvent de partout. Les cris de : Vive Fallières ! Vive la République ! se succèdent.

Cependant le cortège officiel se met en route vers l'Exposition en suivant l'itinéraire : rues Nationale, St-Jacques, Grand'Place rues Carnot, Faidherbe, Wattinne ; sur tout le parcours la haie est formée par les troupes. Les ovations à M. Fallières montent continuellement et toujours plus enthousiastes.

On arrive à l'Exposition, M. Lami directeur-général de l'Exposition, est présenté à M. Fallières, qui lui serre chaleureusement la main. La foule qui se presse dans l'enceinte de l'Exposition acclame le Président qui salue.

Les personnages officiels se rendent au magnifique salon officiel de réception. M. Lami s'avance et prononce une courte allocution, espérant que M. le Président de la République emportera de sa visite un agréable souvenir.

M. Fallières répond qu'il est charmé de voir une si belle exposition ; il adresse de chaleureux compliments à M. Lami et aux Exposants.

M. Dron offre alors au Président la première médaille frappée de l'Exposition.

M. Fallières répond qu'il emportera cette médaille et chaque fois qu'il la verra il pensera à Tourcoing.

M. Dron donne ensuite quelques explications générales sur l'Exposition, qui est due à la collaboration de la ville de Tourcoing et de la Chambre de Commerce de la ville. Il a voulu surtout mettre en relief les applications de l'électricité.

Il ajoute qu'il sera heureux si M. Fallières emporte la certitude que les gens du Nord savent faire preuve d'initiative. Un hommage est rendu à M. Sevin, l'architecte municipal qui a conduit les travaux et dont M. Fallières serre chaleureusement la main.

VISITE DES PALAIS

On passe alors à la visite de l'Exposition ; toutes les galeries du Palais des Industries textiles sont passées en revue et M. Fallières et les personnages officiels ne cachent pas l'admiration qu'ils éprouvent.

A l'entré de la section belge, Mme Decoster, femme de M. Decoster, secrétaire-général du Commissariat-général du gouvernement belge, offre un bouquet à M. Fallières, qui l'accepte en remerciant.

La collectivité du luxe attire surtout l'attenion.

Le président y est reçu par MM. Chanel, président ; Deverdoi, vice-président ; Leys, secrétaire et Voilant, trésorier.

M. Chanel, au nom de la collectivité remercie le président de l'honneur qu'il lui fait en visitant le luxe parisien et présente les membres présents et tout particulièrement M. Leys, secrétaire, directeur de la maison Paris-Tailleur, promoteur du projet et organisateur de la Collectivité du Luxe Parisien. Celui-ci est très chaudement complimenté par M. Fallières et toute l'assistance du bon goût qui a présidé à l'exécution de tout l'ensemble de cette partie la plus luxueuse et considérée comme le clou de l'Exposition.

Les personnages officiels passent rapidement dans les autres sections et se dirigent vers le Palais des Industries diverses.

En passant devant la section Serbe, M. le commissaire général de cette section adresse quelques mots au président de la République qui se rend ensuite dans le Palais des ateliers familiaux. Cette dernière visite ne prend que quelques instants.

Vers le terrain de le Fête

De nouvelles acclamations accueillent M. Fallières lorsqu'il sort de ce dernier pavillon pour remonter dans son landau tandis que la musique du 43e de ligne joue la *Marseillaise*.

Le cortège se reforme et se dirige vers le terrain de fête de la XXXIIe fête fédérale.

Sur tout l'itinéraire, la foule qui est massée derrière les cordons de troupe applaudit et acclame le chef de l'Etat.

Le cortège passe par les rues Wattinne, Faidherbe Carnot, Grand'Place, rues Saint-Jacques, de Gand, de l'Aimral-Courbet, de Belle-Vue et le boulevard.

La Fête Fédérale

Comme la veille et dans le même ordre les sociétés de gymnastique s'étaient rendues en cortège sur le terrain de la fête. Deux seules choses changeaient : le lieu de rassemblement et l'itinéraire à suivre.

Massées dans la rue du Blanc-Seau les sociétés sont parties par le boulevard Gambetta, les rues Victor-Hugo, de la Fonderie, de Roubaix, la place Sébastopal, la rue Carnot, la Grand-Place, les rues de Tournai, du Chteau, Winoc-Chocqueel, de Guisnes, de la Croix-Rouge ,du Chêne-Houpline.

Arrivé sur le terrain de la fête avec le cortège présidentiel, nous assistons aussitôt à un défilé qui est l'exact répétition de celui de la veille pour la beauté du coup d'œil, la belle ordonnance ,l'allure martiale de ceux qui y prennent part. Une à une les sociétés passent auprès des tribunes devant lesquelles les drapeaux s'inclinent légèrment tandis que toutes les musiques donnent ensemble et que des applaudissements éclatent mélangés de cris enthousiastes.

Le défilé terminé chaque division rentre dans son vestiaire respectif ou doit se faire le rassemblement pour les exercices d'ensemble généraux qui doivent précéder la présentation des drapeaux et la remise du drapeau fédéral.

Auparavant les élèves des écoles répètent devant le Président de la République leurs exercices d'ensemble. La foule admire ensuite les productions spéciales de différentes sociétés de gymnastiques, productions qui obtiennent le plus vif succès surtout les concours de Pyramides dans lesquels brillent toutes nos sociétés locales.

LES ELEVES DE JOINVILLE

Une section d'élèves sous-officiers de Joinville que nous avions déjà applaudi la veille arrive alors sur le terrain de manœuvre pour exécuter avec une maestria sans pareille : exercices de boxe, de chausson, sauts à cheval. L'ensemble est merveilleux et l'assistance éclate en bravos. Nous voyons à ce moment M. Fallières ,président de la République applaudir en se penchant vers M. Dron. On comprend qu'il lui fait des compliments sur la belle tenue des gymnastes et les applaudissements redoublent, des acclamations partent des tribunes, on crie : Vive la République ! Vive Fallières ! et l'on félicite bruyamment les diverses sociétés.

A ce moment nous jetons un rapide coup d'œil autour de nous et il nous est facile de constater que tout est comble ,il n'y aurait plus place pour le plus maigre des retardataires qui se pressent à la porte, cherchant à entrevoir quelque chose.

C'est un bien joli spectacle que ces tribunes bondées dans lesquelles on ne voit que gens debout agitant frénétiquement les mains ou brandissant leurs chapeaux en signe d'allégresse et d'admiration.

Tous les mouvements sont salués de la même façon.

On ne se lasse pas de battre des mains et d'acclamer, c'est du délire.

Mouvements d'ensemble

Et cependant nous n'en sommes pas au bout puisqu'il nous reste à contempler le spectacle inoubliable de cinq mille personnes exécutant avec un ensemble incroyable, et au-dessus de tout éloge, des mouvements d'ensemble généraux.

Mais commençons par le commencement, c'est-à-dire par les préparatifs.

Dans chaque division les moniteurs rassemblent leur section en colonne par neuf. Chaque division formée de deux colonnes se réunissant au départ des vestiaires se présentera sur le terrain de fête en une division de dix-huit gymnastes. Les drapeaux des sociétés de chaque division sont placés en tête.

Alors les colonnes impaires, conduites par leur chef exécutent un changement de direction à droite puis un changement de direction à gauche, les colonnes paires un changement de direction à gauche puis un changement de direction à droite et tous se dirigent vers les tribunes d'honneur dans un ordre parfait.

Chaque ligne se trouve exactement distante de la précédente des deux mètres réglementaires lorsque le commandement : halte ! vient arrêter tous les gymnastes dans leur marche en avant.

Les drapeaux vont alors se ranger dans les intervalles compris entre les tribunes du côté où se tient déjà la musique. On entend encore plusieurs commandements qui se croisent : les mouvements d'ensemble vont commencer.

Le directeur du concours placé sur un ponton qui est situé à vingt mètres environ de la tribune d'honneur, montre le mouvement à exécuter, les chefs de colonne en font aussitôt la démonstration, puis sur un signe la sonnerie et le commandement : garde à vous ! retentissent. Le moniteur général élève son drapeau, la musique attaque les huit temps d'appel. Le drapeau s'abaisse et avec une précision merveilleuse les mouvements sont exécutés.

Un silence complet ne cesse de régner pendant tout le temps que dure un exercice.

Le premier exercice est fini. Tout s'est passé le mieux du monde. Alors, d'un bout à l'autre du terrain, des applaudissements éclatent dans les tribunes au milieu de la même effervescence déjà constatée tout à l'heure lors de l'exécution des autres mouvements.

Le deuxième exercice excite une enthousiasme plus fort encore et qui désormais ne fera que gagner en intensité.

La fin des exercices est saluée par une véritable tempête ; on applaudit, on frappe du pied et des cannes sur les planchers des tribunes, les mouchoirs s'agitent, tout le monde trépigne. Ah ! les assistants ne sont pas prêts d'oublier l'admirable spectacle qu'ils ont eu sous les yeux.

Présentation des Drapeaux

Reste avant la remise du drapeau fédéral, la présentation des autres drapeaux. Des commandements éclatent sur tout le terrain de manœuvres : Par division, serrez vos intervalles.... Marche !

Une division serre alors sur la droite, la troisième sur la gauche et les deux dernières serrant à leur tour sur le centre font demi-tour, direction à droite et à gauche pour aller se rejoindre au fond et face à la tribune présidentielle.

A ce moment nous nous trouvons en présence d'un vaste rectangle dont trois côtés sont formés par les sociétés et le quatrième par la tribune où se tiennent les autorités.

Les drapeaux des quatre divisions massées sur quatre rangs devant la tribune de la musique, le drapeau fédéral escorté des sections de Bordeaux et de Tourcoing se portent en avant d'un pas relevé et viennent se placer en demi-cercle devant la tribune d'honneur. Le drapeau fédéral et sa garde tiennent le centre de ce demi-cercle à deux mètres des gradins.

C'est à ce moment que le spectacle revêt un caractère vraiment grandiose. Il faut voir cette forêt de drapeaux s'avancer vers la tribune présidentielle, précédée du seul drapeau fédéral et de sa garde d'honneur.

Les Discours

C'est alors que le représentant de Bordeaux remet officiellement l'étendart, don de M. Loubet, à la ville de Tourcoing, qui en restera dépositaire jusqu'à la prochaine fête fédérale.

M. Cazalet, président de l'Union prononce un discours qu'on distribue à profusion depuis deux jours, et que tout le monde a lu.

M. Falières, visiblement fatigué, lui répond en une allocution patriotique et ardemment républicaine — petite leçon en passant à l'adresse de M. Cazalet, dont la faconde et la grandiloquence de marchand de vins s'accomodent volontiers d'un nationalisme outré — et l'on procède à la remise des décorations.

Les Récompenses

La première, c'est la croix de la Légion d'honneur à notre concitoyen Cyrille Wachmar, vice-président de l'Union et président de la Fédération du Nord.

Elle est vivement acclamée et c'est justice, M. Wachmar ayant consacré toute sa vie à la diffusion des sports populaires, et à l'éducation physique de la classe ouvrière de notre région.

M. Duvillier reçoit ensuite la croix annoncée plus haut,, et la lecture du palmarès continue par la longue liste des palmes accordées aux gymnastes, dies croix du Nicham Iftikar, du Mérite agricole, des citations du ministre de la guerre, des principales récompenses du concours de Tourcoing et des jeux olympiques d'Athènes. Nous en publierons ultérieurement le détail.

Et M. Fallières qui n'a guère de epos repart en voiture parmi les acclamations à l'Hôtel-de-Ville, où va être servi le banquet officiel.

Le banquet de l'Hôtel de Ville

Le coup d'œil de la salle des fêtes est vraiment féerique. L'immense vaisseau au dôme blanc et or est d'un effet majestueux. Des guirlandes de lampes électriques entourées d'un feuillage délicat courent le long des corniches et sont du plus gracieux effet.

Les tables disposées parallèlement entre elles, et perpendiculairement à la table d'honneru sont garnies de surtouts fleuris.

A la table d'honneur, MM. Fallières, Clémenceau, Etienne, Dron, Berteaux, les secrétaires de l'Elysée et les chefs de cabinets, les sénateurs et députés du Nord, les deux préfets, les généraux Lebon, Chamoin Feldmann et Robert, etc., etc.

La tribune est occupée par une symphonie composé des élèves des Académies et qui sous la direction de M. Esutace, directeur de la Musique Municipale, exécute le Menuet de Boccherini, la Rêverie de Schuman, ets.

Le menu est parfait et très rapidement servi :

Consommé Vénitien
Darne de Saumon
Selle de Renne, grand veneur
Suprême de volailles
Aspic à la Française
Garniture Parisienne
Cannetons à l'ancienne
Desserts
Gâteau Néluska
Glaces pistaches
Ananas, raisins, fraises
Café et Liqueurs
Vins :
Château Sigalas-Rabaud (Sauternes)
Grand vin de Pommard (1900)
Château Lar[illegible]-Saint-Emilion (1898)
Château Pontet-Canet (1900)
Château Margaux (1900)
Château Pape-Clément (1891)
Champagne frappé
Mümm Cordon Rouge
Pommery et Grenot

Pendant le repas, les élèves de l'école supérieure, que dirige avec tant de compétence Mlle Lecomte exécutent un chœur sous la direction de M. Guillaume (soliste Mlle Leman) et trois charmantes jeunes filles, Mlles L. Hermant, Céline Heulst et Castelain, vêtues de blanc avec des fleurs bleues, blanches et rouges offrent au Président une magnifique gerbe ainsi qu'une liseuse en moire brodée, destinée par Mlle Lecomte et ses élèves à Mme Fallières.

Le Président, très touché de cette attention, remercie galamment et fait mettre le souvenir dans ses bagages.

L'heure des discours est arrivée. C'est M. Dron qui débute.

Discours de M. Dron

Monsieur le Président,

A la fin de cette belle journée, pleine de salutaires émotions, je tiens à vous dire la fierté que mes concitoyens ont ressentie et le souvenir inoubliable qu'ils garderont du grand honneur fait à leur cité. Les acclamations qui vous ont salué sur votre passage ont témoigné de l'union étroite de tous les cœurs et ce baptême du feu, marquant le premier contact officiel avec le peuple du nouvel élu des représentants de la nation, a révélé un courant de profonde sympathie dont la constance et la sincérité s'affirmeront de plus en plus dans le cours de votre haute magistrature.

Par un enchaînement logique, ma pensée se reporte vers l'aimable accueil que me faisait votre éminent prédécesseur quand, il y a près de quinze mois, j'allais solliciter son patronage pour la grande manifestation industrielle que nous nous proposions d'adjoindre à la 32e fête fédérale. M. Emile Loubet m'y autorisait avec la bonne grâce que la France a tant appréciée pendant son septennat et que nous sommes heureux de retrouver chez vous.

Prévoyant sans doute que le choix du Congrès se porterait sur le citoyen qui lui était attaché par les liens d'une fidèle amitié, il envisageait avec une parfaite assurance la ratification de l'engagement moral qu'il prenait vis à vis de nous. Vous n'avez pas voulu laisser protester sa parole et je suis certain de répondre à vos sentiments en confondant dans un même hommage de reconnaissance l'ancien et le nouveau chef de l'Etat.

N'en êtes-vous pas récompensé déjà par la satisfaction que vous a procurée le spectacle grandiose auquel vous avait convié cette jeunesse robuste, disciplinée, consciente de ses devoirs envers la patrie, dont la présentation vous était faite tout à l'heure par son admirable entraîneur, le grand citoyen qu'est le Président de l'Union des Sociétés de gymnastique de France, Charles Cazalet.

Il y a là une pépinière féconde où se recrute une élite de pousses vigoureuses dans laquelle le pays puise les éléments de force et de vitalité indispensables à sa sécurité et à sa grandeur.

Vous avez été bien inspiré Monsieur le Président, en apportant à ces jeunes gens vos encouragements dont l'autorité contribuera à multiplier, à généraliser dans toutes les communes, des institutions dont la vertu éducative est si efficace pour entretenir la santé physique et morale d'un grand peuple.

Dans une autre sphère, votre bienveillante attention a été retenue par l'œuvre qui témoigne de l'esprit d'initiative, de l'ingéniosité, de l'habileté professionnelle de notre ruche laborieuse, qualités précieuses qui font de cette région, pourtant peu favorisée par la nature, un des plus riches joyaux de France.

Cet effort est d'autant plus méritoire que Tourcoing ne disposait, pour réaliser cette Exposition internationale, que de ses seules ressources ; il est vrai qu'elle savait pouvoir compter sur le concours de sa grande sœur Roubaix, des collectivités industrielles de Lille, d'Armentières et de toutes les villes qui sont intéressées aux progrès de l'industrie textile.

Parmi les pays étrangers dont la participation nous a puissamment aidés, la Belgique occupe une place brillante : une fois de plus se trouve affirmée l'amitié de deux nations que rapprochent tant d'affinités et d'intérêts communs.

Quand, enfin, obéissant à la généreuse tradition qui dirige les premiers pas du chef de l'Etat vers les blessés de la vie, vous avez visité ce qu'on a si justement appelé « l'Atelier de réparation de la machine humaine » où vous attendait, par surcroît, cette petite armée de mères de familles glorieuses de leur progéniture sur laquelle elles semblaient appeler vos regards, vous vous êtes senti dans un milieu où l'on ne néglige rien pour comprendre et remplir les devoirs de la société envers les déshérités.

Excusez-moi d'avoir esquissé ce triptyque évoquant la patrie servie par une jeunesse ardente, le Progrès affirmé par les dernières découvertes du génie humain, la Solidarité se traduisant par l'assistance fraternelle que nous essayons de prodiguer sous toutes ses formes ; il contribuera à graver dans votre esprit le souvenir d'une journée bien remplie, si courts qu'aient été les instants que vous avez passés parmi nous.

La croissance rapide de cette cité industrieuse dont la population a augmenté de 25.000 habitants dans le dernier quart de siècle a provoqué des transformations profondes ; elle a exigé, de la part des administrations républicaines qui, depuis vingt-six ans, ont eu l'honneur de les concevoir et de les approprier aux besoins de notre évolution économique, une vigilance de tous les instants. L'esprit de suite dans les entreprises et la coordination des efforts de tous ceux qui, aux titres les plus divers, sont mêlés à la gestion des affaires publiques, ont surmonté toutes les difficultés. Aussi peut-on dire que le vaste programme des travaux engagés pour assainir la Ville, compléter son outillage, la doter des organes indispensables à l'activité d'une agglomération importante, a rencontré une approbation unanime.

Je me garderai bien d'oublier la part qui revient dans ces résultats au représentant du gouvernement, à M. le Préfet du Nord dont l'appui et les conseils éclairés ne nous ont jamais fait défaut. Trop souvent, l'excès de centralisation et de formalisme paralyse les bonnes volontés des administrations locales ; ici, nous nous plaisons à le reconnaître, les lisières qu'aurait pu opposer la tutelle de l'Autorité supérieure à l'initiative qui semble être le fruit naturel de cette région, terre classique des franchises communales, ces lisières n'ont jamais enrayé nos entreprises. Ce n'est pas d'ailleurs sans fierté que nous essaierons prochainement de mettre en relief, dans un grand Congrès tenu à l'occasion de l'Exposition, les effets de la municipalisation de nombreux services généralement abandonnés ou concédés à l'initiative privée, peut-être aux dépens de l'intérêt général qui nous préoccupe avant tout.

Si j'ai trop insisté sur les particularités de l'organisation d'une commune fière et heureuse de vous posséder aujourd'hui, vous pardonnerez, Monsieur le Président, d'avoir voulu la faire connaître à celui qui n'a pas reculé devant la charge de l'Administration municipale surajoutée à l'accomplissement de son mandat législatif. Comment n'aurait-il pas profité de la présence à vos côtés des membres du Gouvernement pour prôner la méthode qui lui paraît devoir réaliser le plus sûrement le progrès social.

J'espère que vous emporterez en nous quittant une bonne impression de la foi ardente et agissante de ceux qui sont bien décidés à ne rien négliger pour que demain soit meilleur qu'hier. De notre côté, nous serons toujours guidés par l'idéal de solidarité, de justice et de liberté, auréole de cette République que nous aimons, que nous servons avec la passion généreuse dont votre longue et belle carrière s'est toujours inspirée.

Du fond du cœur, Monsieur le Président, je vous dis : Merci ! Je lève mon verre en votre honneur ; je souhaite que votre magistrature marque pour la France, en même temps qu'une ère de prospérité et de concorde, une étape décisive dans la voie des réformes démocratiques.

ALLOCUTION DE M. EVRARD-ELIEZ

Dans une courte allouction, M. Evrard-Eliez, sénateur et président du Conseil général lève son verre en l'honneur de l'admirable républicain et du citoyen intègre qu'est le Président de la République.

M. Fallières se lève ensuite au milieu du plus profond silence.

Discours de M. Fallières

Messieurs,

Les toasts que viennent de porter, avec tant de cordialité et de chaude éloquence, M. le Maire de Tourcoing et M. le Président du Conseil général auraient pour moi plus de prix, si ce qu'ils ont bien voulu dire de ma personne y tenait moins de place.

Je reporte aux hautes fonctions, dont je suis investi, et au Gouvernement, dont je suis le premier serviteur, tout l'honneur des marques de chaleureuse sympathie, qui m'ont été prodiguées, dans cette trop courte journée. L'accueil fait au Président de la République établit, avec éclat, que sur ce point du territoire, comme sur tous les autres, le régime a poussé de si solides racines que c'est vainement désormais qu'on chercherait à l'ébranler. Je m'en félicite pour mon pays.

Je me félicite aussi que mon premier voyage ait été pour une région qui, à différentes reprises, fut, dans le passé, le glorieux témoin de tant de hauts faits de nos armes, et où l'on rencontre, aujourd'hui, un des plus admirables groupements de cette grande industrie textile, dont les produits portent si loin, dans le monde, le bon renom de la France, et qui constituent un des plus riches éléments de notre fortune nationale.

Dans quel ordre parfait et avec quel art consommé — ne l'avonsnous pas admiré, ce tantôt ? — vous avez su mettre en relief, dans cette Exposition, qui comptera dans l'Histoire de votre vaillante cité, les merveilles de tant de manufactures, où patrons et ouvriers combinent leurs efforts, et confondent, dans une œuvre commune, leur patient labeur de chaque jour. S'il est juste d'être à l'honneur, quand on a été à la peine, qu'ils reçoivent, les uns et les autres, l'hommage de notre jalouse fierté.

Qu'elle soit, en même temps, l'objet de nos cordiales félicitations, votre Administration Municipale, qui a victorieusement résisté aux épreuves d'un quart de siècle, et qui compte ses longues années d'existence par le nombre et la valeur des services qu'elle a rendus à la cité. Il n'y a pas d'intérêt d'édilité qui n'ait reçu sa légitime satisfaction.

Vous vous êtes plus particulièrement tournés du côté des déshérités de la fortune. Soyez-en hautement applaudis.

La solidarité humaine, cette noble inspiratrice des grands dévouements et des grands sacrifices, ne vous a jamais laissés indifférents au malheureux sort de ceux qui attendent du concours d'autrui le soulagement de leurs misères ou la guérison des maux qui les accablent.

Notre visite à l'Hôpital, cette auguste maison du pauvre, nous en a appris, sur ce point, beaucoup plus que n'aurait pu le faire le plus éloquent discours, comme le grand air de votre Hôtel-de-Ville nous permet de juger de l'importance que vous attachez, à juste titre, au rôle qu'a joué, dans notre société, le développement de nos franchises municipales. C'est bien la maison commune, qui a été, en effet, le berceau des Libertés publiques, et vous avez raison de penser que nous sommes arrivés à une heure, où doivent tomber, pour le plus grand Lien du pays, des liens, qui, sans profit pour l'Etat, dont l'unité doit rester intangible, compriment inutilement l'essor des plus fécondes initiatives.

Je vais quitter Tourcoing, et votre magnifique département ; je leur dois mes remerciements et mes souhaits d'avenir.

Je bois au Maire de la Cité son éminent député, mon excellent ami M. Dron, dont l'affectueuse invitation jointe à celles du Président du Conseil Général de votre département, et du très distingué président de l'Union des Sociétés de gymnastique de France, m'a valu une des meilleures journées du début de ma magistrature.

Je bois à la Municipalité, au Conseil municipal, à la population tout entière d'une ville qu'on m'avait dit généreuse et vibrante, et que je sais, à présent, accueillante par surcroît et franchement hospitalière.

Je bois au Président du Conseil général, à votre respecté sénateur, un des chefs les plus écoutés de la Démocratie du Nord, M. Evrard-Eliez, à l'Assemblée Départementale, dont le gracieux concours a contribué à la splendeur d'une fête, qui nous laissera d'inoubliables souvenirs.

Et maintenant, Messieurs, je vous propose de lever vos verres, avec moi, à la grandeur de la France, et à la prospérité de la République, par le travail qui ennoblit, la justice qui apaise, et la liberté qui éclaire !

UNE ATTENTION DE M. CLEMENCEAU

Les paroles si admirables du Président de la République sont accueillies par une immense acclamation. Et c'est à grand peine qu'on obtient le silence pour lui entendre annoncer que, devant les admirables œuvres de solidarité sociale réalisées par la Ville de Tourcoing, M. Clemenceau vient d'accorder à M. Dron la grande médaille d'or de l'assistance publique. (Vifs applaudissements.)

UN JOUR DE CONGE

M. Fallières quitte la salle du banquet, très acclamé, très entouré, non sans avoir fait annoncer à la presse qu'il accordait pour MERCREDI 6 JUIN, un jour de congé à tous les élèves des écoles publiques du département du Nord, — ce qui réjouira bien des jeunes cœurs...

RETOUR A LA GARE. — LE DEPART

C'est ensuite, au grand trot, un retour rapide vers la gare par les rues brillamment illuminées qu'emplit une foule délirante d'enthousiasme.

Pendant tout le trajet M. Fallières tint son chapeau à la main pour saluer.

Et à 8 h. 45 le train présidentiel s'ébranle majestueux pendant que sous l'immense marquise de la nouvelle gare résonnent les derniers vivats.

La Soirée

La plus grande animation n'a pas cessé de régner dans les rues de la ville pendant toute la soirée. La ville complètement illuminée avait un aspect féerique.

A l'Exposition principalement, l'affluence était énorme et la fête de nuit qui y était donnée a obtenu un immense succès. Les bals populaires organisés un peu partout, ont duré assez tard dans la nuit.

Les accidents

Dans la soirée, un soldat du 4e bataillon du 43e de ligne Pauwels, faisait partie de la haie formée sur la place Victor-Hassebroucq, s'est trouvé subitement indisposé.

Il a été transporté au bureau des écoles de l'Hôtel-de-Ville, où il a reçu les soins d'un médecin major.

Pauwels a été reconduit chez ses parents qui habitent Roubaix.

Un cavalier du 2e escadron du 4e cuirassiers, Jean Friot, est tombé de cheval sur la place de la République ; dans sa chute le malheureux s'est fait une entorse du pied droit.

Il a été transporté à l'Hôtel des Pompiers où il a reçu les soins d'un médecin major.

Il a été conduit ce matin à l'hôpital.

Les Distinctions

Voici les distinctions remises à l'Hôtel de Ville :

Sont nommés officiers de l'Instruction publique : MM. Boutemy, délégué cantonal à Templemars ; Debry, économe du Lycée à Tourcoing ; Delenaivre, receveur buraliste, ancien conseiller municipal, Tourcoing.

Officiers d'Académie : MM. Barbieux, sous-chef de bureau à la préfecture du Nord ; Bernard, directeur de l'usine municipale d'élctricité de Tourcoing ; Beuque, constructeur, membre du Comité des Entrepreneurs des travaux de l'Exposition de Tourcoing ; Bloyard, directeur de la Voirie municipale de Tourcoing ; Bouchez, ingénieur des ponts-et-chaussées ; Broquard, juge de paix à Tourcoing ; Carlier, professeur-adjoint au Lycée de Tourcoing ; Caudmont, directeur d'école à Tourcoing ; Mme Chantret, professeur au Collège de jeunes filles de Tourcoing ; MM. Chantry, président du Comité des entrepreneurs de l'Exposition de Tourcoing ; Clamagirand, sculpteur-modeleur à Roubaix ; Delecaille, industriel à Hem ; Delerue, maire d'Anstaing ; Desprez, ancien receveur des hospices de Comines ; Destrebecq membre du Comité des Entrepreneurs de l'Exposition de Tourcoing ; Didry, président de la Musique municipale de Tourcoing ; Dugardin, rédacteur au journal l'*Avenir de Roubaix-Tourcoing* ; Fromentin, professeur-adjoint au Lycée de Tourcoing ; Grandbarre, ex-chef des ateliers de la Compagnie de Fives-Lille ; Mme Houilliez, institutrice à Tourcoing ; MM. Julien, directeur de l'Office sanitaire de Tourcoing ; Laden, vice-président de la Société des Agriculteurs du Nord à Seclin ; Leconte, inspecteur du bureau de bienfaisance de Tourcoing ; Leduc, docteur en médecin, délégué cantonal à Tourcoing ; Lefebvre, président de la Société de Géographie de Tourcoing ; Lory, professeur à l'Ecole primaire supérieure de Tourcoing ; Mayeur, chef de la musique du 43e d'infanterie à Lille ; Petit, secrétaire de la Chambre de Commerce et de la Société de Géographie de Tourcoing ; Petit, président de la Fédération d'Anciens militaires mutualistes, Lille ; commandant Bauscher, de l'Etat-major du corps d'armée à Lille ; Vauthier, profeseur de mathématiques au Lycée de Tourcoing ; Vilain, commissaire central de police à Tourcoing ; Vey, professeur au Lycée de Tourcoing.

Officier du Mérite agricole : M. Willem, ancien horticulteur à Tourcoing.

Chevaliers : MM. Berthe, instituteur à Sercus ; Grasset, capitaine-commandant au 4e cuirassiers à Condé ; Huret, négociant en automobiles à Lille ; Millez, négociant à Capelle ; Momay, viticulteur à Bordeaux ; Mulié, négociant à Lille ; Pont, vétérinaire en premier au 19e chasseurs à Lille ; Ponthieux, horticulteur à Tourcoing ; Salé, proviseur au Lycée de Tourcoing.

Nous publierons demain la suite des distinctions horifiques.

LE RETOUR DE M. FALLIERES A LILLE

Le train présidentiel est repassé en gare de Fives-Lille venant de Tourcoing, à huit heures cinquante cinq du soir.

De nombreuses notabilités se trouvaient sur le quai, et ont salué au passage le Président.

La foule nombreuse a acclamé M. Fallières comme le matin à son arrivée.

Informations
RÉGIONALES

DRAME CONJUGAL
à Douai

Un ménage désuni. — Pour un pigeon. L'assassin tente de faire croire à un suicide. — L'accusé fait des aveux complets.

Au numéro 26 de la rue de Lille, habitent au rez-de-chaussée, les époux Bernard-Bétrancourt ; plusieurs autres ménages occupent différents appartements de cet immeuble qui est la propriété de la femme Bernard.

Le ménage Bernard était loin d'être un ménage modèle. La vie antérieure de la femme était le sujet de fréquentes discussions.

Dimanche soir, le mari Philibert Bernard, colporteur de cafés, monta au pigeonnier et prit un pigeon appartenant au fils issu du premier mariage de sa femme. Il le pluma et se mit en devoir de le préparer pour son souper.

Vers neuf heures et demie, la femme Bernard, qui était couchée, se leva et au cours d'une discussion survenue à propos du pigeon appartenant à son fils, tira sur son mari quatre coups de revolver. Deux balles occasionnèrent des blessures graves qui amenèrent la mort, l'une dans le sein gauche. La balle dut atteindre le cœur, l'autre s'enfonça dans le dos.

Aussitôt les coups de revolver tirés, les voisins sortirent de leurs appartements, en même temps que la femme Bernard. Celle-ci en criant que son mari venait de se suicider.

Les voisins crurent qu'elle disait vrai. L'un d'eux, M. Adéodat Wuisant, marchand de charbons courut demander le secours du docteur Wignolle et alla avertir la police de ce qui se passait.

M. le docteur Wignolle se rendit aussitôt près du blessé déposé sur un lit par les voisins. Il constata la blessure principale sous le sein gauche qui pouvait faire croire à un suicide ; la blessure du dos lui laissa cependant des doutes et il ne crut plus longtemps à la possibilité d'un suicide.

Le brigadier Demailly et deux agents, arrivèrent peu après, et procédèrent à une première enquête. Une chose frappa le brigadier : il y avait suicide et on ne retrouvait pas l'arme ? Qu'était devenu le revolver ?

Demailly, très au courant des évènements qui se sont déroulés à Douai depuis plusieurs années flaira un mystère et eut l'heureuse idée d'amener au bureau de police la femme Bernard.

La femme Bernard fut très habilement interrogée ; elle opposa les dénégations les plus formelles aux présomptions portées contre elle d'être l'auteur de la mort de son mari. Elle ajouta que son fils Lucien Lecomte, avait été témoin du suicide.

La question était de retrouver le fils Lecomte, subitement disparu.

Une souricière fut établie, et vers une heure du matin, le jeune Lecomte, âgé de 16 ans fût appréhendé au moment où il rentrait chez lui en compagnie de quelques camarades. Il fût aussitôt amené au poste de police.

Lecomte fut aussitôt interrogé et au lieu d'abonder dans la version du suicide, il s'accusa d'avoir tué son beau-père parce qu'il faisait des misères à sa mère.

Cette version en contradiction formelle avec les dires de sa mère, amena un nouvel interrogatoire de la femme Bernard.

Le brigadier Demailly fit part à la mère de la déclaration de son fils. La femme Bernard fondit en larmes et avoua qu'exaspérée par les récriminations de son mari, elle l'avait tué et que son fils s'accusait pour la sauver. Elle avoua alors dans quelles conditions le drame s'était déroulé, tel que nous le relatons plus haut.

La femme Eugénie-Rosalie Bétrancourt, est une petite femme pâle et de la catégorie de celles dont les traits ou la tournure n'attirent pas l'attention du public.

Originaire de Lille, elle est âgée de 39 ans ; veuve en premières noces de Lucien Lecomte, divorcée en deuxièmes noces de François Debrabant, elle s'est mariée en troisièmes noces avec Philibert Bernard, la victime du drame.

La maison occupée en partie par les propriétaires, les époux Bernard-Bétrancourt, fut à différentes reprises le théâtre de scènes sanglantes, toutes occasionnées par la femme Bernard, ex-Debrabant, ex-Lecomte.

Il y a huit ans, un étudiant, un jeune Lillois désespéré d'avoir perdu les faveurs de sa propriétaire, la meurtrière d'aujourd'hui, tenta de se suicider.

En 1900, quelques mois avant le mariage Bernard-Bétrancourt, un frère de Bernard qui avait obtenu les faveurs d'Eugénie Bétrancourt, se suicida dans la demeure qu'occupaient les héros du drame, désespéré d'être évincée par son frère.

En raison des jours de fête, les constatations et la reconstitution du drame n'auront lieu qu'aujourd'hui, ainsi que l'evamen du cadavre par M. le docteur Faucheux.

Ce drame conjugal a causé en ville une émotion facile à comprendre et a fait l'objet de toutes les conversations de la journée.

DÉPÊCHES
Par Services Spéciaux

L'ATTENTAT
contre le roi d'Espagne

L'arrestation de Moralès

Nouveaux renseignements sur l'arrestation et le suicide de l'auteur de l'attentat.

Madrid, 4 juin. — Voici de nouveaux détails sur la découverte de Matteo Moralès, que nous avons mentionnée hier.

L'anarchiste s'était d'abord rendu à la gare de Torrejon, où il demanda l'heure du passage du train pour Barcelone.

Comme on le regardait avec trop d'insistance à cause des bandages que portait sa main droite, l'homme partit et se rendit à une petite auberge dont le propriétaire ne tarda pas à concevoir des soupçons.

Cette auberge est uniquement fréquentée par des muletiers et se trouve près de la gare de Torrejon.

Moralès avait mangé un plat de morue et bu une demi bouteille de vin. Mais, troublé par la curiosité des personnes qui étaient dans l'auberge, il paya la dépense qu'il avait faite et allait sortir, lorsqu'un gendarme à pied armé de son fusil, nommé Fructuoso Vega, lui demanda ses papiers d'identité.

Le dialogue suivant s'engagea.

Le gendarme, s'adressant à Moralès, dit : Montrez-moi vos papiers.

Moralès. — Je n'en ai pas.

Le gendarme. — Pourquoi ?

Comme Moralès ne dit rien, le gendarme ajoute :

— Suivez-moi ?

Moralès. — Pourquoi ?

Le gendarme. — Vous verrez au village.

Moralès consent alors à le suivre, sans faire plus de difficultés.

D'après les témoins oculaires, il fit en sorte que le gendarme tournât la tête, de façon à pouvoir le viser plus facilement et il fit feu.

Pendant un quart d'heure, alors que sa victime agonisait, Moralès tint en respect, avec son revolver, tous ceux qui approchaient et finalement se donna la mort.

Les autorités de Torrejon, immédiatement prévenues, se transportèrent sur les lieux avec le juge municipal, qui fit les premières constatations.

On a trouvé sur Moralès 150 pesetas en billets de banque, 17 pesetas en argent et quelque monnaie de cuivre, ainsi qu'une montre en acier.

Il était vêtu d'une blouse bleue et chaussé d'espadrilles. Il portait trois cicatrices ; une sous l'œil gauche et les autres sur les doigts de la main droite.

L'IDENTITE

Dès qu'il eut connaissance du drame par un lieutenant de gendarmerie, qui gagna Madrid en automobile, le gouverneur civil expédia sur les lieux le chef de police Harola et le propriétaire de l'hôtel où Moralès avait préparé l'attenat, afin de procéder à la reconnaissance du cadavre.

Cette reconnaissance eut lieu et l'ordre fut donné de transporter le cadavre de Moralès à Madrid où il fut déposé à l'église de Buen-suceso.

A côté de l'église se trouve une clinique, où le corps a été déposé sur une planche inclinée. Tout le monde a été admis à le voir ce matin, mais, l'après-midi, cette autorisation a été retirée, parce que la foule a poussé des cris de réprobation, tandis que les prêtres assistaient à cette scène.

Bien qu'il ait été formellement reconnu, le corps du défunt va être soumis à l'examen de plusieurs membres de sa famille, qui vont être appelés à Madrid. Le père de l'anarchiste, M. Martin Moralès, possède à Sabadell, une importante filature de laines et de coton.

Matteo Moralès fit ses études en Allemagne. Il en revint converti aux idées anarchistes.

Il fut chassé du toit paternel, car il excitait les ouvriers de la filature de son père, les engageant à demander une augmentation de salaires et la réduction des heures de travail, ainsi que la participation aux bénéfices.

Son père, en le chassant, lui remit dix mille pesetas, sa part dans l'héritage de sa mère. Cette somme fut rapidement dissipée à encourager et à soutenir les anarchistes.

Lors de la découverte des bombes dans les montagnes de Coll, le nom de Matteo fut mis en avant. Néanmoins, il ne fut pas poursuivi, bien qu'on n'ignorât pas que, durant son séjour en Allemagne, il s'était appliqué à l'étude des formules chimiques pour confectionner des machines infernales.

La famille Moralès est dans la désolation. Le père, comme le frère et les sœurs connaissaient l'exaltation de Matteo ; mais ils ne l'auraient jamais cru capable d'un tel acte